

## **L'emmuré de Saint-Couat d'Aude** **Par Benoît Séverac - 2017**

Le joint de culasse de sa Peugeot de fonction se fissura au moment où Saint-Couat d'Aude était en vue. Le lieutenant Bouleternère venait à peine de quitter la départementale.

Il pesta contre les restrictions budgétaires dans la fonction publique. Puis, contre les gars du garage, au commissariat, quand ils lui annoncèrent qu'un remorquage n'était pas possible avant le lendemain, la dépanneuse étant elle-même en panne.

Saint-Couat d'Aude était en vue, il n'avait qu'à marcher jusque-là.

Il aurait dû écouter son épouse qui lui avait conseillé de s'habiller en tenue de sport. Il avait préféré impressionner les péquenots. A présent, il souffrait dans ses souliers de ville.

Une quinte de toux lui arracha une grimace. Il ne devait pas faire plus de 5 ou 6 degrés au-dessus de zéro. Ce n'était pas la Sibérie, mais le Cers soufflait fort ; déjà qu'il était salement enrhumé, il allait choper la mort avant d'arriver au village.

Comme décrit par le commissaire, Saint-Couat d'Aude était de dimension modeste et n'avait aucun charme particulier.

Vu de loin seulement ! Parce que plus il approchait, plus la richesse des lieux se révélait à Bouleternère. Maisons cossues et jardins fleuris évoquaient davantage la bourgeoisie terrienne que la paysannerie laborieuse.

Le service spécialisé de la PJ de Carcassonne auquel appartenait Bouleternère, avait été saisi par le procureur. La gendarmerie locale ne progressait pas dans une affaire de disparition, et le cas commençait à faire grand bruit dans ce petit bourg viticole du Minervois. Un préfet ne goûte guère les troubles ; c'est d'autant plus vrai lorsqu'ils agitent des vignerons. Dans le Midi, on se souvient des révoltes de 1907, et on préfère éviter de donner à ces gens-là la moindre raison de mécontentement.

Le commissaire avait donc dépêché son plus fin limier et prévenu le maire de son arrivée le lendemain sur le coup de dix heures. La municipalité s'était engagée à l'accueillir, l'assister, et faciliter l'organisation des interrogatoires en incitant la population locale à collaborer.

Sitôt arrivé, le lieutenant se rendit à la mairie où le premier magistrat, un vigneron aux mains calleuses, s'impatientait. Il le lui signifia sans détours.

- Je n'ai pas que cela à faire. J'ai du travail, moi.
- Ma voiture est tombée en panne.
- Il n'y a pas de mauvais outils, il n'y a que des mauvais ouvriers. On m'avait pourtant laissé entendre que vous étiez quelqu'un de fiable.

Le séjour du lieutenant commençait bien ! Quel était ce rustre ?

- Je voulais vous demander : y a-t-il un hôtel à Saint-Couat ? Parce que je ne serai pas dépanné avant demain... Et encore, si tout va bien.
- Pas d'hôtel, non, répondit le maire dans un soupir. On trouvera une solution. Soit on vous ramènera à Carcassonne, soit on vous logera sur place.
- Merci.
- Bon, on y va ? Parce que l'heure tourne.

Tout en le suivant jusqu'à la remise où Paul Estancarbon avait été vu pour la dernière fois, le lieutenant expliqua au maire qu'il avait lu les rapports établis par la gendarmerie.

- Je voudrais soumettre toutes les personnes entendues par les gendarmes à un nouvel interrogatoire, expliqua-t-il.

Le maire s'arrêta.

- Pardon ?
- Il faut que je reprenne les auditions.
- Vous voulez les interroger tous ?
- Parfaitement.
- C'est impossible.

Le lieutenant dévisagea le maire. Il était temps de mettre les pendules à l'heure.

- Rassurez-moi, vous n'allez pas discuter chacun de mes ordres ?
- C'est que les gens travaillent !
- Vous préférez peut-être que je convoque tout ce petit monde à l'hôtel de police de Carcassonne ?

Le maire reprit sa progression.

- Je vous laisse le leur annoncer, grommela-t-il. Je vous souhaite bien du plaisir.

Le lieutenant le rattrapa.

- Dites-m'en un peu plus à propos de cette remise.
- On l'appelle la remise, mais c'est un chai. Il se trouve dans la rue de l'Aude. Il appartient à monsieur Gratia, Jean. Paul Estancarbon travaillait pour lui en tant qu'ouvrier viticole.

Ledit Jean Gratia vit arriver le lieutenant Bouleternère d'un mauvais œil. Il le salua et répondit à ses questions sans enthousiasme parce qu'il avait du pain sur la planche, lui aussi.

Tout le monde semblait préoccupé par son travail dans ce village... Moins par le sort de ce pauvre Estancarbon.

- Il était là, à réparer une pompe. Et cinq minutes plus tard, il n'y était plus.

Bouleternère contempla la cour. Elle était ceinte par un mur de trois mètres de haut, infranchissable, et n'avait qu'une ouverture.

- Et vous ? Vous étiez où ?
- Ici.

Le propriétaire de la cave désigna l'endroit où ils se tenaient. Paul Estancarbon n'aurait pas pu quitter son travail sans passer devant son patron.

- Vous étiez seul ?
- Pourquoi ? Vous m'accusez, peut-être ?
- Je n'accuse personne, mais je n'exclue personne non plus.
- On était tous là.
- Qui, on ?
- Mes ouvriers et moi. Nous étions cinq, nous recevions la vendange.

Tout était consigné dans les procès-verbaux de la gendarmerie, mais Bouleternère voulait l'entendre de la bouche des intéressés.

- Paul Estancarbon n'aurait pas pu passer sans que vous vous en aperceviez ?
- Impossible. Aucun de nous ne l'a vu sortir de la cour.
- Il n'a pas pu se volatiliser, tout de même !
- C'est aussi ce qu'ont dit les gendarmes. Il n'empêche, on n'a plus eu de nouvelles de Paul depuis ce jour-là. C'était il y a trois mois.

Le lieutenant Bouleternère se moucha, puis se mit à arpenter la cour. Il longea le mur extérieur tout d'abord, puis celui du bâtiment. Du plat du pied, il frappa le sol en divers endroits. Avec la paume de la main, il fit de même contre les parois, comme s'il cherchait quelque issue dérobée. Les vigneron

l'observaient en se demandant si cet hurluberlu représentait réellement l'élite de la PJ de Carcassonne.

- Je verrai vos employés à la mairie cet après-midi. Veuillez prendre les mesures nécessaires pour qu'ils puissent se libérer, lâcha-t-il avant de tourner les talons.

Jean Gratia interrogea le maire du regard ; pour toute réponse, celui-ci haussa les épaules.

Malgré l'adversité des habitants de Saint-Couat d'Aude, malgré les railleries, malgré le doute qui s'immiscait en lui heure après heure, le lieutenant de la PJ reprit les interrogatoires un par un. Il recommença l'enquête à zéro, comme si elle venait d'être ouverte, en suivant la méthode pas à pas telle qu'elle était enseignée dans les manuels de police.

Il ne négligea aucun aspect sous prétexte qu'il avait déjà été étudié ou vérifié par les gendarmes.

Le soir venu, il n'avait pas progressé d'un iota.

Saint-Couat d'Aude ne comptait pas plus de restaurant que d'hôtel. Etant donné que personne ne lui proposa le couvert, Bouleternère dut se contenter d'acheter un sandwich à l'épicerie du village.

Pourtant, avec une telle météo, il aurait apprécié de manger chaud.

Le maire lui montra « ses appartements » – une mansarde sans chauffage et sans double-vitrage au-dessus de la mairie – et le laissa s'installer pour la nuit. La pièce ne comprenait qu'un vieux lit grinçant, une table et une chaise recouvertes de poussière. Les cellules de dégrisement du commissariat offraient un plus meilleur standing.

- Vous n'avez rien de plus... confortable ? demanda le lieutenant pour éviter d'employer le mot « décent » qui lui venait pourtant à l'esprit.
- Nous ne sommes pas des gens de la ville. Nous vivons modestement. C'est là toute l'hospitalité que nous pouvons vous offrir.

Décidément, le maire n'y mettait pas du sien.

Le lendemain, le lieutenant demanda à se faire ouvrir les maisons de tous les parents, amis, collègues, connaissances – même éloignées – de Paul Estancarbon. Autrement dit, il fouilla la moitié des habitations du village, ce qui ulcéra leurs propriétaires.

D'hurluberlu, on commença à le traiter de fou. Le maire appela le commissaire Duteilh pour se plaindre des méthodes de son subalterne. En vain. Le chef de service ne fut pas mécontent d'apprendre que Bouleternère secouait le cocotier. Les paysans et leurs jérémiades l'ennuyaient.

Pourtant, si quelqu'un avait eu des raisons de se plaindre, ça aurait été le lieutenant lui-même. La température était descendue si bas dans sa chambre et les courants d'air avaient été si forts pendant la nuit, que son rhume était devenu bronchite.

Il se mit à tousser, et il développa une fièvre que son ardeur naturelle au travail favorisa.

Pas de pharmacie ni de médecin à Saint-Couat d'Aude. Quand il se renseigna pour savoir comment il pouvait se procurer des médicaments, le maire lui parla de Suzanne, une apicultrice qui faisait office de guérisseuse.

Bouleternère refusa de s'en remettre à une sorcière. A quelle époque vivait ce village ?

Les heures passaient et l'enquête piétinait. Le maire s'impatientait. Les proches du disparu se lassaient de cette mascarade organisée par les gens de la préfecture qui les empêchait de faire leur deuil en toute quiétude.

Sans nouvelle du service d'entretien des véhicules du commissariat, Bouleternère se fit une raison : il devrait rester à Saint-Couat d'Aude pour une deuxième nuit.

En désespoir de cause, il passa une nouvelle fois au peigne fin la maison de Paul Estancarbon, ses documents, son courrier...

Un élément le troubla : il n'y avait pas de bibliothèque, pas de livres, en dehors d'un énorme grimoire, rangé en bonne place sur le buffet de la cuisine.

Par acquit de conscience, il l'ouvrit et entreprit de le feuilleter.

Il fut d'autant plus surpris par son titre : *Terra mystica*, par un certain Segerneth.

Paul Estancarbon versait dans la magie noire ! Cela ouvrait des perspectives nouvelles.

Une lamelle de cuivre aussi fine qu'une feuille, glissée entre deux pages, attira l'attention du lieutenant. Elle marquait un chapitre traitant des passe-muraille.

Tremblant à cause de la fièvre qui l'assaillait depuis quelques heures, s'époumonant à chaque quinte de toux, le lieutenant glissa le grimoire sous son bras avec l'intention de le lire dans sa chambre, et de ne faire part de sa découverte à personne.

Pendant la nuit, son état continua à se dégrader.

Le lendemain matin, le secrétaire de mairie, s'inquiétant de ne pas le voir descendre de sa mansarde, toqua à sa porte. Il le trouva en nage, incapable de quitter le lit, sourd à ses appels, en train de lire le volumineux ouvrage à la couverture de cuir. Il nota le comportement erratique du policier et en alerta le maire.

Quand celui-ci arriva enfin, le lieutenant délirait. Il affirmait que Paul Estancarbon l'appelait à l'aide, qu'il était retenu prisonnier quelque part dans le village, qu'il fallait le libérer à tout prix.

Constatant l'affection du policier et craignant qu'on lui reprochât de l'avoir laissé dépérir, le maire prit l'initiative de faire venir Suzanne à son chevet.

La vieille femme pâlit en découvrant le grimoire. Sans prononcer une parole, elle dénuda le torse du policier et lui imposa les mains. Elle procéda à des incantations, prépara décoctions et élixirs qu'elle administra à l'étranger.

Elle resta plus de deux heures auprès de lui, à l'issue desquelles la fièvre était retombée, laissant Bouleternère dans un état de faiblesse extrême. Il semblait s'être endormi.

Quand la rebouteuse quitta la chambre du lieutenant, le maire se tenait sur le palier, en compagnie de ses deux adjoints.

- Alors ? demanda-t-il, inquiet.
- Alors, cet homme a l'œil, dit-elle avant de cracher par terre et de faire un geste censé éloigner le mauvais sort.

Par réflexe, l'un des deux adjoints se signa. L'autre le regarda, effaré, et l'imita aussitôt. Le maire saisit la vieille par les épaules.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Le lieutenant voit l'invisible, entend l'inaudible. Il a déjà trouvé Paul. Maintenant, il faut qu'il écoute ce que la voix lui dicte.
- La voix ? Quelle voix ?
- Celle de Paul. Elle guide le lieutenant jusqu'à lui. Il va le retrouver, ce n'est qu'une question d'heures.

Les trois hommes bondirent lorsque la porte s'ouvrit sur la silhouette fantomatique du lieutenant. Celui-ci traversa le petit groupe sans le voir. Les élus s'écartèrent, terrorisés à l'idée de toucher ce corps soufureux et fiévreux, peut-être contagieux.

Le lieutenant avait jeté une couverture sur ses épaules et marmonnait des mots incompréhensibles. Il dévala l'escalier.

Les élus sur ses talons, il marcha à grandes enjambées jusqu'à la remise de Jean Gratia. Sans frapper ni attendre d'y être invité, il pénétra dans le chai, monta au pressoir et redescendit dans la cour.

A nouveau, il tremblait. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

Il se mit à tourner en rond, presque sur lui-même, en tenant des propos incohérents. De temps en temps, il s'approchait des murs, et plaquait son oreille contre le crépi. On n'osait pas l'approcher.

Peut-être que le Malin parlait à travers lui !

« Les pèlerins de Jérusalem, les pèlerins de Jérusalem » répétait-il inlassablement, de plus en plus fort.

- Il est possédé, déclara le maire. Va chercher le curé, ordonna-t-il à son bras droit.

Le premier adjoint courut jusqu'à la petite église, en bas du village. Le curé était en train de superviser la réfection du monument aux morts, dans le petit jardin public attenant à l'église.

La municipalité avait enfin réuni la somme requise, et commandé au maçon de Saint-Couat de restaurer l'ouvrage.

Le nom de l'un des enfants de la commune, fusillé pour l'exemple en 1916, avait été ajouté à la liste des victimes de la Grande Guerre *a posteriori*. Le curé était en train d'évoquer ce douloureux épisode avec le maçon, lorsque le premier adjoint fit irruption :

- Monsieur le curé, monsieur le curé !
- Qu'y a-t-il, Pierre ?
- C'est le policier de Carcassonne !
- Il est mort ? demanda le curé qui avait entendu dire qu'il souffrait des bronches.
- Pire que ça ! Il est possédé par le diable.

Le curé se signa. L'adjoint au maire fit de même, ça ne coutait rien. Le maçon, lui, tenait toujours sa massette et son burin en l'air.

Tous les trois se regardèrent, interloqués, puis le curé donna le signal du départ. Il releva sa bure et se précipita en direction de... Il stoppa net.

- Où est-il ?
- A la cave de Jean Gratia, dit l'adjoint en essayant de retrouver son souffle.

Le curé s'engouffra dans la calade des Escaliers, suivi du maçon, distançant déjà l'adjoint.

Dès que le curé fut là, le maire le poussa vers le lieutenant. Celui-ci délirait, grognait à présent. Le curé se signa une nouvelle fois.

Il sortit un crucifix de sous ses vêtements et le brandit devant lui, tel un bouclier.

- Mon fils, soyez raisonnable, il faut me suivre.

Le curé répéta son invitation à plusieurs reprises, en vain. Il essaya d'adopter différents tons : la supplique, l'ordre, la réprimande... Rien n'y fit. Le policier ne le voyait pas, ne l'entendait pas.

- Les pèlerins de Jérusalem l'ignorent, disait-il tel un jouet mécanique.
- Que dites-vous, mon fils ?
- Les pèlerins de Jérusalem l'ignorent.
- Qu'est-ce qu'ils ignorent ?
- Ils l'ignorent, mais ils ne s'adressent pas à Dieu en psalmodiant contre le mur.
- Qu'est-ce que vous racontez ? Il vous faut du repos.
- Ils parlent aux prisonniers du mur, ils leur chuchotent des mots d'espoir : il faut qu'ils soient patients, la libération arrive, le libérateur arrive.

- Lieutenant, voyons...
- Les pèlerins de Jérusalem l'ignorent, mais ils ne s'adressent pas à Dieu en psalmodiant contre le mur.
- Lieutenant, reprenez-vous !
- Ils parlent aux prisonniers du mur, ils leur chuchotent des mots d'espoir : il faut qu'ils soient patients, la libération arrive, le libérateur arrive.

Le curé se tourna vers ses ouailles apeurées, eut un geste d'impuissance.

- Il faudrait l'assommer, suggéra-t-il au maire.
- C'est-à-dire que...

Le maire se tourna vers le maçon, mais il n'eut pas le temps de lui commander la basse besogne ; le policier le prit de court en se ruant sur le maçon :

- Vous, creusez ! Là ! hurla-t-il.

Il désignait un endroit du mur, tout en traçant les contours d'une silhouette humaine. Le pauvre maçon hésita, consulta le maire des yeux, puis le propriétaire du chai. Tous deux l'encouragèrent à obéir.

- Estancarbon est là. Creusez, vite, il étouffe !

Le lieutenant tapait contre le mur. Il venait d'arracher son burin des mains du maçon, et griffait l'enduit du mur pour lui montrer les limites à suivre.

- Il est là, emmuré, il faut le libérer. Quel est votre nom ?
- Mon... Mon nom ?
- Donnez-moi votre nom.
- Pavan. Je m'appelle Patrick Pavan.
- Vous êtes maçon ?
- Euh... Oui.
- Creusez, Pavan. Aujourd'hui, vous serez sculpteur.